Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire

Herausgeber: [s.n.]

Band: 27 (2020)

Heft: 2: Unter Grund : eine vertikale Verflechtungsgeschichte = Sous le sol : une histoire d'interdépendances verticales

Artikel: Faut-il brûler l'histoire des émotions?

Autor: Martín Moruno, Dolores

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-881101

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Faut-il brûler l'histoire des émotions?

Dolores Martín Moruno

Au vu de l'explosion des travaux à laquelle nous avons assisté ces dernières décennies, l'histoire des émotions ne devrait plus faire l'objet de remise en question, puisqu'elle s'est constituée en tant que champ de recherche autonome dans les plus prestigieux centres au niveau international.[1] Entre autres, les publications de Carol et Peter Stearns, William Reddy et Barbara Rosenwein dans le milieu anglophone, de Damien Boquet, Piroska Nagy et Sophie Wahnich dans le monde francophone et celles d'Ute Frevert, Bettina Hitzer et Jan Pampler du côté germanique, ont prouvé que les émotions ne peuvent pas être considérées *ante litteram* comme des phénomènes naturels universels, voire immuables, car elles ont été au cœur de la fabrique de l'histoire en provoquant des changements politiques majeurs comme, par exemple, la Révolution française.[2]

Le terme même «d'émotion» est une découverte scientifique de la psychologie et de la biologie de la seconde moitié du XIXe siècle, adoptée par les historien·ne·s en tant que convention pour analyser dans toute sa complexité la déclinaison de l'affectivité, avec l'aide des théories théologiques, philosophiques et médicales propres à chaque époque.[3] Ainsi, l'expression changeante des humeurs, des passions de l'âme et des sentiments n'impliquerait pas seulement des différences lexicales, mais le vécu d'une expérience radicalement autre en montrant la contingence de ce que signifie se sentir un véritable être humain.[4] Cette distance entre les sociétés du passé et celles du présent ne serait pas marquée par un contrôle graduel des émotions définissant le processus de civilisation, comme l'avait préconisé Norbert Elias.[5] Loin de s'être opposées à la capacité rationnelle, les émotions se sont manifestées au cours du temps en accord avec les codes et les normes renforcés par les institutions de différentes sociétés. Au-delà de constituer une propriété du moi révélant ce qu'il y a de plus intime chez nous, elles ont une dimension éminemment sociale parce que l'on apprend à sentir en interagissant avec les autres, c'est-à-dire en intériorisant des formes collectives d'expression de la joie, de la peur ou de la douleur.

Malgré les efforts réalisés depuis les années 1980, l'histoire des émotions reste encore marginale dans la recherche menée en Suisse.[6] Parmi les rares productions helvétiques figure le dossier thématique paru dans la revue *traverse* en

2007, où Marietta Meier et Daniela Saxer plaidaient pour «une pragmatique des émotions».[7] Observant «les sentiments [...] comme un élément de l'action et de l'interprétation sociale», elles brisaient l'affiliation initiale de l'histoire des émotions avec le projet conçu par Lucien Febvre en 1943. Même si l'histoire des sensibilités garde une influence incontestable, la génération actuelle ne se contente pas de comprendre l'étude de «la vie affective d'autrefois» comme une analyse des représentations collectives que les sociétés avaient forgées sur leur manière de sentir, en produisant des documents moraux, artistiques ou littéraires.[8] Plutôt que d'écrire une histoire intellectuelle de ce que Febvre regardait encore comme un aspect irrationnel de l'être humain, il s'agirait d'envisager ce que les émotions sont capables de faire en se concentrant sur les pratiques que les actrices et les acteurs individuels et collectifs ont mobilisées dans un contexte socioculturel précis.

Cette approche est devenue l'une des plus fécondes pour déchiffrer des émotions dans l'histoire, comme le montrent les travaux de collègues comme Fay Bound Alberti, Monique Scheer et Jo Labanyi s'inspirant du concept d'habitus proposé par Pierre Bourdieu.[9] En outre, cette pragmatique des émotions est devenue le cadre théorique où j'ai situé mes dernières publications, ainsi que mon projet en cours: «Ces femmes qui ont fait l'humanitaire: une histoire genrée de la compassion de la Guerre franco-prussienne à la Seconde Guerre mondiale».[10] Néanmoins, j'ai constaté que cette approche comporte quelques limites méthodologiques et épistémologiques, qui pourraient expliquer l'accueil peu enthousiaste de l'histoire des émotions en Suisse, dont l'analyse pourrait être utile pour renforcer son ancrage institutionnel. Dans ce sens, cette réflexion est issue de ma propre expérience en tant qu'historienne travaillant à la Faculté de médecine de l'Université de Genève et également comme membre associée de l'Institut des études genre. J'assume, donc, qu'elle soit le résultat d'une «perspective partiellement située» cherchant à répondre à des questions adressées tant par des collègues que par des étudiant·e·s, quand j'ai défendu les vertus de l'histoire des femmes et celle du genre pour repenser l'histoire des émotions, ainsi que pour constituer, analyser et interpréter des archives permettant de recenser la voix de celles et ceux qui n'ont pas été représenté·e·s au passé.[11]

Où se trouvent ces archives qui préservent les sentiments de ces groupes négligés? Quelles sont les sources les plus appropriées pour ausculter ces émotions qui ont donné de la couleur à l'existence de nos ancêtres? Pouvons-nous véritablement réaliser une autopsie de ces personnes, qui sont déjà mortes, pour analyser leurs expériences dans le laboratoire historique? Quelles méthodes l'histoire des émotions a-t-elle développées et comment peuvent-elles être utiles pour la recherche féministe? A-t-elle atteint ses objectifs initiaux, en se consolidant véritablement dans un champ d'étude interdisciplinaire en étroit dialogue avec les

sciences sociales, humaines et naturelles, ou vaut-il mieux brûler toute la littérature qu'elle a produite, car elle serait simplement le résultat «d'un dérèglement de l'imagination»?[12]

En me faisant l'écho de ces interrogations, mon propos ici est d'établir un espace commun de discussion tant à l'intérieur de la discipline historique, qu'au-delà de ses frontières avec «nos voisins»: les psychologues, les philosophes, les médecins, les critiques littéraires, les sociologues et les politologues.[13] L'objectif serait, ainsi, de mesurer les obstacles qui ont empêché l'histoire des émotions de devenir une partie intégrante de l'histoire générale ainsi que d'entretenir des échanges plus fertiles avec l'ensemble des sciences affectives en Suisse. Le but de cet exercice est de débattre des plus récents développements qui ont lieu au niveau international, afin de repenser l'histoire des émotions et de les amener vers un nouvel horizon qui s'annonce très prometteur: celui de l'histoire de l'expérience. Mais avant d'explorer ces nouvelles possibilités, j'aimerais tout d'abord réaliser un parcours réflexif de l'histoire des émotions à la lumière de la recherche féministe, terrain où la thématique des émotions a soulevé un intérêt très vif.

Une généalogie féministe de l'histoire des émotions

Bien avant l'apparition de l'histoire des émotions, les activistes féministes se sont tournées vers l'examen de leurs propres sentiments. La devise popularisée par Carol Hanisch dans les années 1970, «le personnel est politique», plaçait le for intérieur sur un champ de bataille où se disputaient des enjeux plus larges montrant les inégalités sociales entre les sexes.[14] L'oppression vécue par les femmes justifiait, ainsi, la tâche d'écrire leur histoire, afin qu'elles puissent devenir des actrices qui maîtrisent leur passé et par conséquent leur présent, songeant aussi à changer leur futur dans le cadre d'un projet libérateur. Ces «silences de l'histoire» renvoyaient souvent à l'absence d'archives ayant protégés leurs voix: un constat qui dévoile les formes idéologiques opérant dans la sélection de ce qui mérite d'être préservé.[15] Les solutions préconisées visent notamment à compléter les archives officielles par l'étude de sources à mi-chemin entre la sphère privée et la sphère publique qu'on appelle «ego-documents». Il s'agit de journaux, de lettres, de dessins ou encore de photographies et de films qui permettent «de générer d'autres archives qui rendent possible de se rapprocher de l'univers des émotions à partir d'expériences de groupes subalternes».[16]

Même si ces matériaux ont été fondamentaux pour dynamiser le projet de l'histoire des femmes, leur interprétation restait problématique d'après l'œuvre de Joan W. Scott. Dès les années 1990, Scott a précisé la nécessité d'historiciser la

notion «d'expérience», car son utilisation en tant «que preuve» pour étudier ces minorités, naturalisait la différence sexuelle combattue à l'origine par le féminisme.[17] Au-delà de la vision essentialiste que l'histoire des femmes avait apportée sur leur vécu, la catégorie du genre, en intersection avec celles de classe et de race, ouvrait une voie pour déconstruire l'identité sexuelle à la lumière des rapports de pouvoir encouragés par les institutions.[18]

Il n'est pas étonnant que l'émotion ait été introduite dans la recherche historique émulant la catégorie du genre proposée par Scott parce qu'elle ambitionnait également «d'intégrer l'histoire intellectuelle, politique et sociale» de telle manière que ses méthodes puissent devenir «la propriété de l'histoire générale».[19] Par ailleurs, Barbara Rosenwein a revendiqué ses effets salutaires pour dévoiler les constructions genrées des émotions.[20] Fréquemment contextualisée dans la sphère privée, la féminité aurait été caractérisée par l'expression d'une affectivité plus exacerbée, qui se serait opposée à une masculinité installée du côté rationnel.[21] Néanmoins, comme nous rappelle Rosenwein, ce stéréotype si fréquent dans la recherche psychologique contemporaine n'a pas structuré les relations affectives au cours de l'histoire, ainsi qu'il est loin de décrire toute leur complexité au présent par rapport à la catégorie du genre.[22] Par exemple, Damien Boquet et Didier Lett ont constaté après l'étude «d'une multiplicité de sources à travers les siècles» que «les hommes ont autant pleuré que les femmes» et que, de plus, ils «ont pleuré virilement».[23] S'inspirant des travaux de Rosenwein, ces deux chercheurs ont récemment recommandé les «communautés émotionnelles» comme l'une des méthodes qui se marient le mieux avec le genre, parce qu'elle permet de réaliser une étude historique de «la fluidité des émotions entre les sexes»[24] au sein «des groupes dans lesquels les gens [...] valorisent ou dévalorisent les mêmes émotions ou constellations d'émotions».[25]

Bien que les «communautés émotionnelles» présentent des avantages «pour rompre avec une approche identitaire du genre», cette méthode n'a pas été l'unique voie proposée en dialogue avec la recherche féministe pour appréhender la création des identités sexuelles comme une négociation permanente avec les discours normatifs de la société.[26] Suivant la théorie de la performativité de Judith Butler, des historiennes comme Caroline Braunmühl, Katie Barclay, ainsi que Beatriz Pichel et moi-même, avons examiné respectivement la capacité des émotions pour construire et (dé)construire des corps tant au sens physique que plus métaphorique du terme, quand il s'agit d'examiner des collectivités.[27] Cette approche performative de l'histoire des émotions n'est pas exclusivement conçue comme un développement de l'histoire du corps telle qu'elle avait été introduite pendant les années 1980 par des historiens de la médecine comme Roy Porter, mais comme le résultat d'un engagement féministe avec une vision matérialiste qui défie les limites ontologiques entre l'humain et ce qui l'entoure.[28]

Enfin, d'autres historiennes des femmes et du genre, comme Laura Lee Downs, ont plutôt suggéré l'utilisation de la notion de subjectivité en tant que réalité fluctuante émergeant des rapports entre l'individu et la société pour analyser «ses aspects matériels et corporels», ainsi que le rôle des émotions dans la conformation de l'expérience affective des «gens ordinaires».[29]

À l'origine de cette initiative se trouvait la critique que Downs avait adressée à la thèse formulée par Scott selon laquelle l'expérience – y compris les émotions – ne serait qu'un phénomène discursif produit socioculturellement.[30] Depuis le positionnement poststructuraliste de Scott, l'authenticité de ressentir ses propres émotions devenait une illusion, étant donné que la subjectivité ne serait qu'une porte-parole de la collectivité reproduisant les structures de domination de la société.[31] Néanmoins, le fait que les émotions soient le résultat d'une construction socioculturelle ne constitue pas davantage une preuve pour contester le vécu des acteurs, en leur refusant toute capacité d'agir. En syntonie avec des historiennes comme Lyndal Roper, Downs a conclu que ce sont précisément les limites du tournant linguistique qui expliquent l'intérêt récent pour la subjectivité et les émotions.[32] Parmi les contributions les plus remarquables de ce virage se trouve l'histoire des masculinités de Michael Roper visant à examiner l'expérience de soldats de la Première Guerre mondiale au travers des lettres qu'ils échangeaient avec leurs familles.[33]

Après l'ère postmoderne, les ego-documents sont ainsi revenus en force pour étudier l'affectivité dans ses aspects les plus corporels, car ces sources ne constituent que l'expression matérielle de l'expérience tissée de manière réflexive par les acteurs eux-mêmes.[34] Cette dimension matérielle des émotions a conduit des chercheuses féministes comme Rosa Medina Doménech et María Rosón à analyser les «résistances émotionnelles» qu'ont exercées les femmes face aux idéologies dominantes du genre pendant la dictature franquiste; des tactiques pour réinventer leur vie quotidienne créant des micro-espaces de liberté face à la logique totalitaire du système.[35] Sous cette optique, des objets anodins comme des albums photographiques personnels sont susceptibles de constituer «des archives des sentiments» répertoriant la mémoire de ces minorités.[36]

Cette révision historiographique des débats qui ont animé l'histoire des femmes et celle du genre révèle jusqu'à quel point elles sont devenues une sorte de miroir pour l'histoire des émotions, en se nourrissant de leurs questionnements et de leurs développements. Contrairement à ces domaines de recherche, l'histoire des émotions reste encore une sous-discipline dont la pratique n'a pas été répandue, ni parmi la communauté d'historien·ne·s, ni dans la science en général en Suisse. Ces réticences répondent, tout d'abord, aux difficultés dérivées de la dénomination de son propre sujet d'étude.[37] Même si le terme d'«émotion» est conçu comme un métaconcept, son usage ne rend pas justice à la multiplicité

des mots et, donc, des expériences qui ont évolué dans des univers culturels différents comme les sentiments en français, les *feelings* en anglais, *die Gefühle* en allemand, *las emociones* dans la recherche hispanophone et, encore bien d'autres, qui ne se contextualisent pas en Occident. Ensuite, la prolifération des méthodes – des communautés, des régimes, des styles ou des pratiques émotionnelles – n'a pas facilité l'acceptation de l'histoire des émotions parmi les néophytes qui s'aventurent dans un champ de recherche, lequel est fréquemment regardé comme excessivement théorique et périlleux.

De plus, la proximité du terme «émotion» avec la notion utilisée par la psychologie évolutionniste a impliqué des obstacles épistémologiques, parce qu'elle a façonné l'affectivité d'une manière fixiste.[38] Or, par l'intermédiaire de l'analyse des contextes sociaux, culturels et politiques, on tente justement de démontrer la capacité de l'être humain à changer sa propre histoire. La décision de choisir le terme «émotion» n'a pas non plus aidé à établir des collaborations interdisciplinaires avec nos voisins, notamment avec les psychologues, les neuroscientifiques, les biologistes et les médecins, car nous leur avons donné l'impression que l'objectif de notre recherche était de nous approprier la leur. Certes, nous avons passé beaucoup plus de temps à discuter ce qu'étaient les émotions qu'à établir un débat constructif avec eux, en argumentant la nécessité d'apporter un regard critique sur le passé qui puisse enrichir la vision détenue par les sciences affectives au présent.

Faut-il donc brûler l'histoire des émotions? Certainement pas, car elle a apporté des contributions inestimables pour mieux cerner son sujet d'étude. Néanmoins, si l'on pousse à l'extrême ces formulations critiques, il faudrait exorciser toute notion présentiste de son domaine de recherche et admettre que l'on n'étudie point les émotions, mais comment la vie était ressentie autrefois.[39] En essayant d'imaginer des nouveaux mondes possibles où ancrer solidement ce projet, certaines voix se sont élevées pour défendre l'idée de naviguer vers une histoire de l'expérience.

Vers une histoire de l'expérience

Même si Joan W. Scott avait essayé de bannir du panorama historiographique cette réalité linguistique douteuse faisant preuve d'une autorité autoréférentielle, la notion d'expérience semble avoir résisté aux objections du poststructuralisme augurant que l'unique expérience légitime du sujet serait de vivre sa propre déconstruction face aux systèmes idéologiques donnés.[40] Loin d'apparaître comme un simple débris du postmodernisme, elle est devenue la pierre angulaire du projet lancé par l'*Academy of Finland – Centre of Excellence in the History of Ex-*

periences en 2018.[41] Parmi ses membres, Rob Boddice a proposé d'incorporer l'histoire des émotions dans le cadre plus ample d'une histoire de l'expérience dont l'objectif ultime serait de comprendre l'être humain d'une manière holistique en tant «qu'artéfact bio-culturel» qui a fait preuve d'une étonnante plasticité au cours du temps et dans l'espace en s'adaptant à des circonstances variées.[42]

En effet, l'histoire de l'expérience permet d'éviter plusieurs obstacles auxquels l'histoire des émotions a dû faire face dès ses origines, en commençant par la clarification de son objet d'étude, car ce terme ne renforce pas des distinctions anachroniques entre les émotions, d'autres types de phénomènes relevant de l'ordre sensoriel et de la capacité rationnelle. Elle pourrait également résoudre ce que Carol et Peter Stearns avaient déjà remarqué comme l'une des frustrations initiales de l'histoire des émotions, alors qu'ils comprenaient son objectif comme l'étude des normes collectives qui gouvernent leur expression; ce qu'ils distinguaient de l'analyse de l'expérience dont la tâche semblait être presque irréalisable.[43] En déplaçant la focale sur les émotions exprimées par les groupes sociaux vers l'expérience formulée dans le cadre des subjectivités, il devient possible d'examiner les résistances affectives des actrices et des acteurs envers les prescriptions normatives provenant des régimes émotionnels.[44] L'importance de cette prise de position est que l'on accorde à l'individu la possibilité de s'opposer à ceux qui détiennent le pouvoir et décident, donc, comment on doit se sentir; ce que William Reddy avait déjà articulé avec l'aide de l'expression de «refuges émotionnels».[45] Sans oublier la critique de Scott envers les formes idéologiques qui se cachent derrière la voix de l'expérience, cette notion ne peut être exclusivement comprise comme «l'imposition d'un système économique» ou «d'une structure politique». Comme Lynn Hunt l'a récemment revendiqué: «[...] elle doit être apprise, vécue, incarnée et ressentie par les individus eux-mêmes.»[46]

L'histoire de l'expérience permet ainsi de réaliser «une micro-analyse des situations», telle que proposée par Daniela Saxer dans la revue *traverse*, pour identifier des nuances affectives que nous ne sommes plus capables de reconnaître aujourd'hui.[47] Cette approche s'est révélée également très efficace pour déconstruire ces conceptions genrées des émotions qui sont au cœur de mon projet; en particulier, le topos de l'amour maternel selon lequel ont été représentées ces femmes humanitaires. Loin d'une image héroïque et essentialiste, une analyse de leurs lettres, journaux, dessins et photographies permet de détecter comment la compassion, le sentiment qui représente l'image officielle des organisations, entre souvent en conflit avec d'autres expériences affectives comme le stress, la colère ou l'indignation que ces volontaires ont dû surmonter sur le théâtre des opérations humanitaires.[48] L'accent porté sur l'expérience rend possible le fait d'interpréter leur vécu comme une sorte de «voyage» au cours duquel leurs

subjectivités se sont conformées en complicité avec les idéologies du genre, de classe ou de race inscrites au cœur du projet humanitaire et, en même temps, d'identifier leurs résistances envers la politique internationale.[49]

En faisant écho aux inquiétudes de la société à propos de la crise actuelle des réfugiés, l'un des terrains de recherche se profilant comme le plus fertile pour appliquer cette histoire de l'expérience est l'humanitaire. Cette histoire de l'expérience humanitaire permettra d'analyser d'une manière critique les leçons apprises par les générations précédentes qui ont dû répondre aux nécessités des populations forcées de se déplacer, soit à cause d'une guerre ou de catastrophes naturelles. L'orientation féministe reste incontournable afin de s'embarquer dans cette nouvelle aventure, non seulement pour mettre en lumière l'action des femmes humanitaires, mais aussi pour libérer les acteurs masculins des stéréotypes du genre qui les ont également oppressés. En outre, cibler l'expérience permet de rester vigilants envers les inégalités impliquées par la compassion; une émotion dont le rang d'action rend visible la souffrance de certains groupes de personnes mais ignore la douleur d'autres.[50] Provenant de l'Occident, la compassion humanitaire est loin d'être neutre, car elle a révélé historiquement une «politique de la douleur» dont la dimension coloniale est perceptible dès les origines de ce mouvement.[51]

En conclusion, je conçois l'histoire de l'expérience comme l'occasion de nouer de nouvelles alliances avec nos voisins, car son but serait de tirer des leçons des actrices et des acteurs humanitaires pour en informer les spécialistes qui travaillent en laboratoire, à l'hôpital ou sur le terrain. Elle pourrait combler le manque d'interdisciplinarité qui a caractérisé l'histoire des émotions en Suisse; un espace géopolitique plurilinguistique qui pourrait bénéficier d'une formulation plus consensuelle, s'ouvrant à la recherche conduite au niveau international. Si nous sommes vraiment capables d'apprendre de l'expérience passée, nous, les historien·ne·s, sommes censé·e·s créer cet espace de partage afin d'examiner de plus près les résultats de travaux de nos collègues. C'est avec cet espoir, une émotion dont l'être humain a besoin pour se projeter dans le futur, que je lance cet appel pour débattre des possibilités de cette histoire de l'expérience en Suisse.[52]

Notes

1 Des centres, des projets et des associations consacrés à l'histoire des émotions ont fleuri à la Queen Mary University de Londres, à l'Université de Montréal, à l'Université d'Aix-Marseille, à l'Institut Max Planck, au ARC Center of Excellence for the History of Emotions en Australie ou au North American Chapter for the History of Emotions aux États-Unis.

2 Carol et Peter Stearns, «Emotionology. Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards», *The American Historical Review* 90/4 (1985), 813–836; William M. Reddy, *The*

Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions, Cambridge 2001; Barbara Rosenwein, «Worrying about Emotions in History», *The American Historical Review* 107/3 (2002), 821–845; Damien Boquet, Piroska Nagy, *Sensible au Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris 2015; Sophie Wahnich, *Les émotions, la Révolution française et le présent*, Paris 2009; Ute Frevert, *Emotions in History – Lost and Found*, Budapest 2011; Bettina Hitzer, «Emotionsgeschichte. Ein Anfang mit Folgen», *H-Soz-Kult*, mis en ligne le 23. 11. 2011, www.hsozkult.de/literaturereview/id/forschungsberichte-1221; Jan Pampler, *Geschichte und Gefühl. Grundlagen der Emotionsgeschichte*, Munich 2012.

3 Thomas Dixon, *From Passions to Emotions. The Creation of a Secular Psychological Category*, Cambridge 2003, 10.

4 Rob Boddice, «The History of Emotions. Past, Present and Future», *Revista de Estudios Sociales* 62 (2017), 10–15, 10.

5 Norbert Elias, *Über den Prozess der Zivilisation. Soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen*, Bâle 1939.

6 À l'exception du projet transdisciplinaire «Die Rolle der Emotionen: ihr Anteil bei menschlichem Handeln und bei der Setzung sozialer Normen» basé au Collegium Helveticum pendant la période 2004–2009 et l'équipe en histoire des religions dirigée par Philippe Borgeaud au Centre des Sciences affectives de l'Université de Genève.

7 Marietta Meier, Daniela Saxer, «La pragmatique des émotions aux 19e et 20e siècles», *traverse* 14/2 (2007), 11–14, 12.

8 Lucien Febvre, «La sensibilité et l'histoire. Comment reconstituer la vie affective d'autrefois?», *Annales d'histoire sociale* 3/1–2 (1941), 5–20, 5.

9 Fay Bound Alberti, «Introduction. Emotion Theory and Medical History» in Fay Bound Alberti, *Medicine, Emotion and Disease, 1700–1950*, New York 2006, xiii–xxviii; Monique Scheer, «Are Emotions a Kind of Practice (and is that what makes them have a History?). A Bourdieunian Approach to Understanding Emotion», *History and Theory* 51/2 (2014), 193–220; Jo Labanyi, «Doing Things: Emotion, Affect and Materiality», *Journal of Spanish Cultural Studies* 11/3–4 (2010), 223–233.

10 Dolores Martín Moruno, «Pain as Practice in Paolo Mantegazza's Science of Emotions», in Otniel E. Dror, Bettina Hitzer, Anja Laukötter, Pilar León Sanz, Special issue: «History of Science and the Emotions», *Osiris* 31/1 (2016), 137–162; Dolores Martín Moruno, Beatriz Pichel, *Emotional Bodies. The Historical Performativity of Emotions*, Urbana, Chicago, Springfield 2019. Un résumé du projet FNS se trouve dans http://p3.snf.ch/Project-170484.

11 Donna Haraway, «Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of a Partial Perspective», *Feminist Studies* 14/3 (1988), 575–599. J'ai discuté préalablement ces idées dans l'atelier doctoral CUSO «Une perspective féministe sur les archives. Théorie(s) et pratique(s)», ayant eu lieu les 2 et 3 mai 2019 à la Faculté des sciences de la société de l'Université de Genève avec une présentation intitulée «De l'histoire des émotions à l'histoire de l'expérience. Une critique féministe pour interpréter le vécu dans les ego-documents».

12 Simone de Beauvoir, *Faut-il brûler Sade?*, Paris 1955, 11.

13 Febvre (voir note 8), 13.

14 Carol Hanisch, «The Personal is Political», in Shulamith Firestone, *Notes from the Second Year. Women's Liberation. Major Writings of the Radical Feminists*, New York 1970, 85–86.

15 Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris 1998.

16 María Rosón, Rosa Medina Doménech, «Resistencias emocionales. Espacios y presencias de lo íntimo en el archivo histórico», *Arenal* 24/2 (2017), 407–439, 407.

17 Joan W. Scott, «The Evidence of Experience», *Critical Enquiry* 17/4 (1991), 773–797, 776.

18 Joan W. Scott, *Gender and the Politics of History*, New York 1988.

19 Barbara H. Rosenwein, «Problems and Methods in the History of Emotions», *Passions in Context* 1/1 (2010), 1–32, 24.

20 Barbara H. Rosenwein, «Gender als Analysekategorie in der Emotionsforschung», *Feministische Studien* 26/1 (2016), 92–106.

21 Catherine Lutz, «Feminist Theories and the Science of Emotion», in Frank Biess, Daniel M. Gross, *Science and Emotion after 1945. A Transatlantic Perspective*, Chicago 2014, 342–364, 345.
22 Rosenwein (voir note 20), 102.
23 Damien Boquet, Didier Lett, «Les émotions à l'épreuve du genre», *Clio* 47 (2018), 7–22, 7.
24 *Ibid.*, 7.
25 Barbara H. Rosenwein, *Emotional Communities in the Early Middle Ages*, Ithaca, Londres 2006, 2.
26 Boquet, Lett (voir note 23), 9.
27 Caroline Braunmühl, «Theorizing Emotions with Judith Butler. Within and beyond the Courtroom», *Rethinking History* 16/2 (2012), 221–240; Katie Barclay, «New Materialism and the New History of Emotions», *Emotions. History, Culture, Society*, 1/1 (2017), 177–181; Martín Moruno, Pichel (voir note 10), 6.
28 Roy Porter, *Bodies Politic. Disease, Death and Doctors in Britain, 1650–1900*, Londres 2001. Concernant des développements de l'histoire du corps dans le milieu francophone, voir Georges Vigarello, Jean-Jacques Courtine et Alain Corbin, *Histoire du corps*, Paris 2006, 3 vol.
29 Laura Lee Downs, «Gender History», in Marek Tamm, Peter Burke, *Debating New Approaches to History*, Londres etc. 2018, 101–115.
30 Laura Lee Downs, «If ‹Woman› Is Just an Empty Category, Then Why Am I Afraid to Walk Alone at Night? Identity Politics Meets the Postmodern Subject», *Comparative Studies in Society and History* 35/2 (1993), 414–437.
31 Penny Summerfield, «Subjectivity, the Self and Historical Practice», in Sasha Handley, Rohan McWilliams, Lucy Noahes, *New Directions in Social and Cultural History*, Londres 2018, 21–24.
32 Lyndal Roper, *Oedipus and the Devil. Witchcraft, Religion and Sexuality in Early Modern Europe*, New York 1994.
33 Michael Roper, *The Secret Battle. Emotional Survival in the Great War*, Manchester, New York 2009.
34 Javier Moscoso, «From the History of Emotions to the History of Experience», in Luisa Elena Delgado, Pura Fernández, Jo Labanyi, *Engaging Emotions in Spanish Culture and History*, Nashville, TN 2016, 176–191, 188.
35 Rosón, Doménech (voir note 16), 422.
36 Ann Cvetkovitch, *An Archive of Feelings. Trauma, Sexuality, and Public Lesbian Culture*, Durham 2003.
37 Peter Burke, «Is there a Cultural History of Emotions?», in Penelope Gouk, Helen Hills, *Representing Emotions. New Connections in the Histories of Art, Medicine, and Music*, Aldershot 2005, 37–38.
38 Rob Boddice, *A History of Feelings*, Londres 2019, 188.
39 Joanna Bourke, «Fear and Anxiety. Writing about Emotion in Modern History», *History Workshop Journal* 55/1 (2003), 111–133. Bourke avait déjà proposé le terme anglais *aesthesiology* pour élargir le champ d'étude de l'histoire des émotions, en incluant d'autres expériences sensorielles et perceptives.
40 Jay Martin, *Songs of Experience. Modern American and European Variations on a Universal Theme*, Berkeley, Los Angeles, Londres 2005, 366.
41 Pour plus d'information sur cette initiative, il faut consulter https://research.uta.fi/hex.
42 Rob Boddice, «The History of Emotions», in Sasha Handley, Rohan McWilliams, Lucy Noahes, *New Directions in Social and Cultural History*, Londres 2018, 54.
43 Stearns, Stearns (voir note 2), 825.
44 Boddice (voir note 38), 190.
45 Jan Pampler, «The History of Emotions. An Interview with Barbara Rosenwein, William Reddy, and Peter Stearns», *History and Theory* 49 (2010), 237–255, 244.
46 Lynn Hunt, «The Experience of Revolution», *French Historical Studies* 32/4 (2009), 671–678, 678.

47 Daniela Saxer, «Mit Gefühl handeln. Ansätze der Emotionsgeschichte», *traverse* 14/2 (2007), 15–29.

48 Bertrand Taithe, «‹Cold Calculation in the Faces of Horrors?› Pity, Compassion and the Making of Humanitarian Protocols», in Fay Bound Alberti, *Medicine, Emotion and Disease, 1700–1950*, Londres 2006, 79.

49 Martin (voir note 40), 11. Ce voyage qu'implique toute expérience est particulièrement perceptible dans l'étymologie du terme allemand *Erfahrung*, qui inclut dans sa racine linguistique le verb *fahren*.

50 Margrit Pernau, «Feeling Communities. Introduction», *The Indian Economic & Social History Review* 54/1 (2017), 1–20, 4.

51 Concernant l'utilisation de l'expression «politique de la douleur» dans l'histoire des émotions, il faut consulter: Rob Boddice, «Hurt Feelings? Introduction», in Rob Boddice, *Pain and Emotion in Modern History*, Basingstoke 2014, 1–15; Keith Wailoo, *Pain. A Political History*, Baltimore 2014; Javier Moscoso, «Politics of Pain: ‹A Good Subject for Eminent Amateurs›», *Rúbrica Contemporanea* 4/4 (2015), 67–77; Martín Moruno (voir note 10), 161

52 Peter Burke, «Does Hope Have a History?», *Estudos Avançados* 26/75 (2012), 207–217.